

## UNE GRANDE OEUVRE D'EPURATION MORALE

**J**E me souviens fort bien d'avoir lu il y a déjà longtemps une nouvelle anglaise fort bien écrite, dans laquelle l'héroïne, une toute petite fillette, après avoir fait devant un juge une importante déclaration concernant une tentative de meurtre, fut soudain confrontée avec le prisonnier. A la vue de cet homme enchaîné, revêtu de la honteuse livrée du bagne, l'enfant se mit à sangloter et se tournant vers le magistrat s'écria : "Jamais, Votre Honneur, je n'aurais prononcé les paroles de tout à l'heure, si j'avais supposé qu'il s'agissait d'un "homme".

La société n'a pas autrement agi lorsqu'elle s'est avisée de considérer "l'homme" sous la casaque du "criminel". Traitons-le comme "un homme", s'est-on écrié de tous les côtés, de cette façon il se conduira comme "un homme".

De suite, ceux qui se plaisent à la philanthropie, ont entamé la campagne. On a construit des prisons modèles, on a inauguré un système de répression moins brutal pour les fautes contre la discipline, amélioré la nourriture, changé le linge et les vêtements. Les hôpitaux, les infirmes se sont multipliés, des chapelles ont été construites, des chapelains affectés à ce service spécial. De plus en vertu de l'adage "mens sana in corpore sano", on a doté les prisonniers d'écoles, de biblio-

thèques, on a même poussé la complaisance jusqu'à solliciter le concours de grands artistes pour leur donner des concerts et des représentations théâtrales, bref Sarah Bernhardt, la grande Sarah, suivant l'exemple, a fait vibrer les murs des prisons sous les merveilleuses modulations de sa voix d'or. Des clubs se sont organisés, il ne manquait plus que les banquets, les cigares et le champagne, enfin comme le disait avec tant d'humour Charles Dudley Warner, le prisonnier incarcéré pour meurtre, se verra bientôt dans l'obligation de porter sur ses cartes de visite : "Pas trop de fleurs, s.v.p."

Quel fut le résultat de ce traitement à l'eau de rose? Une recrudescence colossale de la criminalité. Les prisons trop vanitées par les prisonniers libérés apparaissaient aux yeux des habitués de la pègre comme de modernes Capoue, dans les délices desquelles ils pouvaient tranquillement prendre leurs quartiers d'hiver et s'engraisser aux dépens du contribuable. Connaissant à fond le Code et la procédure, ils s'arrangeaient pour passer dans la tiédeur de ces maisons hospitalières, les rigueurs de l'hiver, et lorsque revenait le printemps, ils sortaient de cette cure nouveau genre retapés, rajeunis, et prêts à vagabonder sur les grandes routes jusqu'à l'époque hivernale.